

le
spectacle
du
monde

MENESUEL



« Il faut de l'agréable et du réel ;
mais il faut que cet agréable soit
lui-même pris du vrai ».

Blaise Pascal

juin 1965

le spectacle du monde

L
E
S
J
O
U
R
N
A
L
I
S
T
I
Q
U
E

- 23
Les événements de mai
- 24
Sous le projecteur
- 28
En attendant Pinay
- 32
Les quatre batailles
- 35
Les buts de guerre américains
- 42
L'organisateur de l'Armée chinoise
- 47
La Chine dispose d'uranium enrichi
- 50
Saint-Domingue : idéologies, réalités
- 52
Le cauchemar de Haïti
- 56
Chili : l'expérience du Dr Frei
- 59
Le Chili extraordinaire
- 63
Bulgarie : le complot de Sofia
- 64
« Brain-storming »
- 66
France : le « complot » du 13 mai
- 72
La critique des livres
- 76
Promenade littéraire
- 80
Un mois de cinéma
- 83
Au théâtre
- 86
Les éphémères de Paris
- 89
La danse : « Le sacre du printemps »
- 94
Léo Ferré n'aime plus son succès
- 97
Les Aztèques
- 104
L'art et la pensée de Jean Bazaine
- 106
Giorgio de Chirico

NOTRE COUVERTURE

Parure aztèque. Ouvrage de plumes nouées, composé essentiellement de longues plumes vertes de quetzal. Ce fut un des cadeaux de bienvenue offerts par le souverain aztèque Montezuma, en 1519, à Fernand Cortés. Ce dernier les expédia à Charles-Quint (Vienne, Museum für Völkerkunde).

Voir l'article de Jacques Soustelle, page 97 et suivantes : « Une civilisation que nul ne devait revoir. »

(La photo est de Erich Lessing/Magnum).

A nos abonnés :

Vous nous rendriez grand service en joignant à vos correspondances votre dernière étiquette-adresse : celle-ci contient des indications indispensables à nos recherches. Cela, seul, peut nous permettre un fonctionnement sans défaut de notre service d'abonnement.
Merci.

© 1965 « Le Spectacle du Monde ». Tous droits de reproduction réservés.

Compagnie française de Journaux, S.A.
14, rue d'Uzès, Paris 2^e.
Tél. GUTenberg 20-84 et 77-50
R. C. Seine N° 55 B 8052



Le tirage de cette revue est contrôlé par l'O.J.D.



PAUL CHAMBRILLON

LÉO FERRÉ N'AIME PLUS SON SUCCÈS

- Ferré classique : *Catherine Sauvage chante Ferré*. Philips 76.518 & 521.
- Ferré d'aujourd'hui :
Album 1963. Barclay 80.185.
Album 1964. Barclay 80.218.
Verlaine & Rimbaud. Barclay 80.236/7.
- Ch. Estienne - Léo Ferré. 1 vol. Coll. *Poètes d'Aujourd'hui*. Pierre Seghers, éd.

Je me souviens des soirées du **Quod Libet**, une petite cave tapissée de vieux journaux. Il y a bien longtemps. Assis au piano, Léo Ferré lançait des refrains que l'on se plaisait à prendre pour des anathèmes. « Anar » au-dessus de la ceinture (chemise, tignasse, lunettes de fer), guide de montagne en-dessous (knicker et pataugas), c'était une très insolite silhouette, un peu absurde, un peu inquiétante. On avait envie déjà de lui appliquer l'apostrophe célèbre : — **Je te baptise mirobolant !** Car il l'était, et l'est resté.

Ferré, c'est un mirobolant qui grince, un prince ronchon qui crache sur sa couronne, un clochard « arrivé » qui couve un sac de sous en ricanant son mépris du monde. C'est surtout un poète de carrefour qui a manqué sa légende de maudit.

Tout de suite, ç'a été le talent, un talent habile, qui savait se jouer des insuffisances comme des inspirations, qui savait choisir, aussi, les meilleurs poèmes des camarades : **L'île Saint Louis, La Chambre, La Vie d'Artiste, le Scaphandrier**. On trouve là une certaine tendresse qui n'est pas dans son œuvre propre, où l'ironie toujours corrode, où la mélancolie n'aime pas à sourire.

Reprenez **Barbarie**, le magnifique **Bateau espagnol**, l'irremplaçable **Inconnue de Londres** :

Léo Ferré, triomphal, à Bobino.

Je restais là comme un dadais...
Elle était belle comme un cygne
Et moi... J'avais une de ces guignes !
Ce n'était pas c'que je croyais...

La griffe est toujours sous la patte et l'emphase de l'interprétation vient bouffonner, se moquant de notre attendrissement en même temps que de la voix fluette et vibrante.

Et puis, très vite (pas assez vite) c'est le succès. Un folklore « Léo Ferré ». se répand. L'époque y prête la main. La guerre n'est pas loin... L'épuration, le pain de maïs, les maisons froides... Le marché noir meurt de sa belle mort, tandis que l'industrie redémarre, au pas, et que les feuilles de paie battent de l'aile. On découvre Sartre et Camus avec une douloureuse surprise, ou avec l'enthousiasme du désespoir.

On voulait s'amuser
A Saint-Germain des Prés...

Tandis que la littérature promet, la poésie paie comptant, cette saison. Poésie familière, bon marché, aux antipodes du « déshonneur des poètes » que chante Benjamin Perret, surréaliste fidèle. Paris se promène avec de la fausse révolte sous le bras : **L'Être et le Néant** qu'il n'a pas lu. Paris, à peu de frais, devient anar... **anar...** Partout on chante Léo Ferré : Cora Vaucaire, bouleversante poupée à musique, les Frères Jacques, automates de choc, Marc et André, puis Catherine Sauvage, cuivrée, puissante, à qui Ferré doit tant.

Et Ferré continue : **Monsieur William**, presque un personnage de Raymond Asso... **La Grande Vie... Pauvre Rutebeuf... Le temps du plastique...** Et soudain, c'est un nouveau rythme, sautillant, des phrases courtes où s'entrechoquent de baroques images. L'inspiration du musicien et la mélancolie saugrenue du poète se donnent libre cours...

Le piano du pauvre
Se noue autour du cou
La chanson guimauve
Toscanini s'en fout...
Mais on est pas chien
On le lui rend bien...

Et soudain Ferré explose, et son public aussi. C'est la nouvelle « période »... C'est Ferré-canaille :

Paris marlou
Aux yeux de fille
Ton air filou
Tes vieilles guenilles...

On est violemment pour ou contre. Les contempteurs ricanent, crient à l'absurde, au facile. Les autres s'enthousiasment...

Pour la romance
A illusion
Y a d'affluence
Et c'est si bon...

A présent, c'est le « gros boum » ! Ferré « fait un malheur ». La célébrité, l'argent, les voitures... Ferré sort au grand jour ses 95 kg de chien. Les Saint-Bernard qui effrayaient les huissiers en mal de saisie, deviennent hommes-sandwich du Maître. Et voici la consécration : le récital « longue durée » au Vieux-Colombier...

Ferré arrive en Jaguar (« Je n'aime pas les autos »), freins crissants, vêtu de cuir noir. Il saute sur l'asphalte, fonce vers le théâtre, se ravise, revient à la « ouature » : — Dis-

donc, Madeleine, t'as pas oublié l'ouisky ? ». Car Ferré **marche au whisky**, qui est encore un luxe à la mode, un « signe extérieur »... La gloire, quoi!

Il est toujours difficile d'abandonner l'examen objectif d'une œuvre — fût-elle chansonnière — pour se préoccuper de l'homme qui la produit, recenser ses qualités et ses défauts, subir peu ou prou la sympathie qu'il inspire ou qu'il éloigne. Léo Ferré nous y amène pourtant, non tant parce qu'il se veut souvent polémiste, non tant parce qu'il nous abreuve à longueur d'album d'éléments très éloignés des chansons qu'il apporte, mais bien plutôt parce qu'il est lui-même inséparable de son succès ou de son échec. Une chanson, c'est une mayonnaise où trois éléments indissolubles doivent se lier : paroles, musique et interprète. Il

faut si peu pour que la sauce ne prenne pas, ou mal.

Parmi les dernières chansons de Ferré, il y a de très belles réussites : **Thank you Satan, Ça t'va, Plus jamais**. Et l'an passé, **la Mélancolie**, où se retrouve la verve des années 50. **T'es rock, coco**, aussi, qui faisait espérer un élan nouveau.

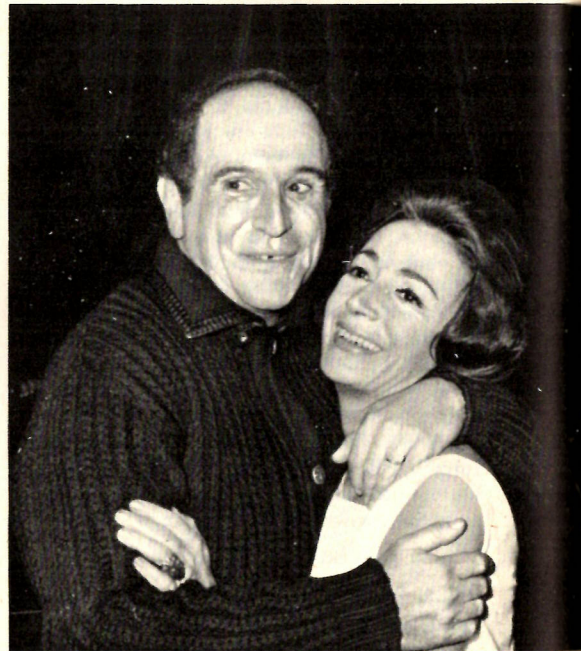
Mais tout cela se noie un peu dans les choses inutiles ou basses : **Les Tziganes, Cannes...**, **Titi d'Paris**, emplies de platitudes ou d'obscénités superflues.

La bagarre ? Cela a bien baissé, et nous sommes loin du **Monsieur tout blanc** et du **Flamenco de Paris**.

A présent, quand Ferré se fâche, il fait sourire ou il fatigue. **Franco la Muerte** manque de puissance, et l'**Épique époque** est bien puérile. Ni l'Escorial ni les yéyés



La gloire est venue après le travail. Léo Ferré est licencié ès Lettres et ancien élève de l'Institut de Sciences Politiques.



Ci-dessus, à g., Léo Ferré (né en 1916, à Monte-Carlo) entre ses parents. Sa mère est née Charlotte Scotto. Son grand-père paternel était «communard» : l'«ananar» s'explique biologiquement. A dr., avec sa femme, née Madeleine Rabenau. Mariage en 1950. Un enfant. L'«ananar» est un mari heureux.

n'en frémiront. Peut-être faut-il voir dans cette chute de tension une conséquence de la méthode de travail que Ferré nous avoua un jour. Composer ses chansons « toutes ensemble, comme une commande qu'on se fait » à soi-même, c'est faire bien confiance à son génie!

Peut-être Ferré n'a-t-il plus grand'chose à nous dire. Peut-être une belle chanson est-elle un acte d'amour entre un auteur et son public (quel que soit ce « public »), et Ferré ne nous aime-t-il pas? Peut-être est-ce une déclaration d'amour d'un auteur à lui-même, et peut-être Ferré ne s'aime-t-il plus? Pour moi, qui aime Ferré, j'ai bien peur que cette dernière raison soit la bonne.

Ferré n'est pas de ces « vedettes » qui ne connaissent qu'un seul éditeur, comme certaines femmes n'auront jamais qu'un mari. Ferré n'a jamais oublié que l'éditeur est non seulement celui qui paie, mais aussi celui qui apporte le prestige, la mise en scène et la publicité. Lorsqu'il quitta **Le Chant du Monde**, petite maison, refuge d'une qualité certaine et d'une certaine passion, Ferré s'en vint chez **Odéon**, alors symbole de la respectabilité phonographique :

il rejetait le piano de ses débuts, il voulait les fastes du grand orchestre. On lui offrit les ressources de la **pop's music**. Ferré s'en contenta. Il en profita aussi.

Lorsqu'il exigea d'**Odéon** l'enregistrement de ses poèmes, productions assez médiocres jugées par lui dignes du grand silence que réclamait aussi Victor Hugo, tout alla encore. Mais lorsqu'il imposa sous peine de rupture la publication de son oratorio consacré à **la Chanson du Mal-Aimé**, Édouard Dory, directeur artistique d'**Odéon**, vira au vert-pomme. Un oratorio? Cela fait beaucoup d'écus! Pourtant Dory céda. Ce fut l'échec, les ventes rarissimes. L'année suivante, Ferré passait chez **Barclay**, Bonaparte du microsillon.

Désormais, l'apocalypse ferréenne aura droit aux grandes formations orchestrales. Ferré, qui mit sa musique sur Baudelaire, fleurte avec Aragon, et c'est un joyeux spectacle que de voir ce vieux poupon indomptable, fils de Ravachol et de la bande à Bonnot, faire l'aimable aux genoux du Grand Inquisiteur des lettres.

Ainsi, Ferré a tout : argent, gloire et risettes, une ménagerie et un amour conjugal dont

nous sommes largement informés, l'amitié des puissants, un éditeur magnifique, une biographie dans les **Poètes d'Aujourd'hui**, et la possibilité de s'offrir, dit-il, « une Cadillac en platine ». D'où vient qu'avec cela, il n'ait pas l'air tellement content de vivre?

Ce révolte confortable a un personnage à maintenir : il est l'**Alceste** de la chanson. Peut-être aussi s'est-il un peu lassé du jeu. Et si son dernier album est un recueil de Verlaine et Rimbaud mis en goulantes ou en romances, peut-on voir là une explication? Un aveu?

Ferré ne s'aime plus. Ferré n'aime plus son succès. Insatisfait de sa muse chansonnière, du meilleur aloi pourtant, Ferré ne nous pardonnera pas d'avoir ignoré le grand compositeur classique qu'il voudrait être, et le vaste poète que les lauriers du Pauvre Lélian empêchent de dormir. De son triomphe où il voit poindre un échec, il semble que Ferré ne se console pas. Nous nous consolerons, nous, en écoutant encore les meilleures chansons d'un pianiste à lunettes de fer, qui s'appelait Léo Ferré.